

Extrait texte : « Aztèques »

[...]

Le Pape. – Ne me raconte pas cette bataille. Une bataille est une bataille j'ai déjà vu une bataille dans ma vie et ces histoires minables me fatiguent.

Bernardino. – Pas une bataille mais cent. A sac Cuanhnuac brûlée la ville toutes les maisons en feu à Xochimilo Cuyoacan vide d'habitants. Une trainée de villages en feu sur notre passage les hommes surchargés de butin – cotonnades fourrures pierreries vases encensoirs objets précieux – ont du mal à avancer.

Le Pape. – Tout à l'heure je dois recevoir Michel Ange. Tu connais ce Michel Ange Buonarotti ?

Bernardino. – Non. Nous brisons l'aqueduc qui distribue l'eau douce et du haut de l'aqueduc...

Le Pape. – Quelle puissance Dieu a mis dans les mains de cet homme. Fresques tableaux statues constructions d'églises rien ne l'effraye.

Bernardino. – Du haut de l'aqueduc les Indiens jettent les bras et les jambes des Espagnols sacrifiés la veille cinq cents canots indiens à l'assaut de nos canots. Tous les Indiens se noient nous mettons le feu aux maisons riveraines pour éviter tout traquenard.

Le Pape. – Ce Michel Ange est grand partout. Mais pourquoi Dieu met-il tant de talent dans les doigts d'un rebelle ? Sodomite évidemment et enragé.

Bernardino. – Soixante et onze Espagnols sacrifiés et chaque fois nous en sommes avertis par ce sinistre tambour sacré. Toute la ville assiégée mange la chair des Espagnols les cornes les trompettes les coutelas l'odeur du sang qui teinte la lagune...

Le Pape. – Je veux qu'il me peigne ce mur de la Sixtine qui est si laid. Il s'obstine à me proposer sa chute des anges rebelles. Comme si l'Eglise n'avait pas assez à faire avec les rebelles.

Bernardino. – Cortes fait enchaîner les prisonniers les uns aux autres. On coupe la tête à ceux qui tombent plutôt que de perdre du temps à les détacher. Des millions de morts une puanteur qui monte jusqu'au ciel tous rompus fous ivres de fatigue privés d'armes d'hommes de chevaux de nourriture et d'eau sans eau la langue colle au palais et le déchire. Nous lâchons les chiens qui dépècent les Indiens en morceaux.

Le Pape. – Tu n'as pas vu le plafond la chapelle Sixtine ?

Bernardino. – Non. Nous bataillons comme des cochons les mourants barbouillent leur visage avec les boyaux des morts la parole d'un prêtre est inutile quand elle ne guérit aucune souffrance. Notre troupe est un bateau pourri qui fait eau de toutes parts.

Le Pape. – Je serai un piètre pape aux yeux de l'Histoire. J'ai dû embrasser ce Charles Quint et le couronner cet ennemi de Rome ce flamand ! Et ce Luther qui crache au visage de l'Eglise ! Et Rome mise à sac sous mon pontificat quelle honte ! Maintenant ce Copernic. Ils vont jusqu'à dire que le soleil ne bouge pas et que nous dansons autour de lui comme des papillons autour d'une lampe. Et en vingt-quatre heures ! La danse de saint Guy ! Et tout cela pour le plaisir de contredire la Bible ! On dit que Platon écrivait déjà cela mais le pape se fout bien de Platon ! Qu'est-ce qu'un Platon auprès d'un pape ?

Bernardino. – J'ai vu un de nos officiers arracher un enfant des bras de sa mère couper des tranches de bras et de jambes et jeter les morceaux aux chiens...

Le Pape. – Du moins je ne me serai pas trompé sur ce Michel Ange. Et ce mur de la Sixtine est si laid.

[...]